

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

**Samonà
Frères**

Marie José Thériault

Volume 28, Number 5 (167), October 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31073ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Thériault, M. J. (1986). Samonà : frères. *Liberté*, 28(5), 64–66.

MARIE JOSÉ THÉRIAULT

SAMONÀ**Frères**

Publié à l'origine chez Einaudi sous le titre *Fratelli* (1978), *Frères* (Flammarion, 1980) est le premier roman de Carmelo Samonà. Cet écrivain sicilien, auteur d'études sur le théâtre baroque et sur le genre narratif au XVII^e siècle, est professeur de littérature espagnole et spécialiste de la littérature italienne du cinquecento. *Frères* est un livre court, dense, tout intérieur, d'une exceptionnelle maîtrise pour un premier récit.

Deux frères, dont l'un est le narrateur et l'autre l'objet de la narration, habitent un immense appartement presque vide au cœur d'une ville italienne. L'aîné, le narrateur, prodigue ses soins au cadet atteint d'un dérèglement mental non spécifié qui lui fait perdre contact avec la réalité. Leur vie se déroule selon le rituel de cérémonies multiples, inventées par l'aîné pour tenter de cerner son frère, comprendre ses agissements et ses volontés, ses pensées, et donner une cohérence à ses paroles et à ses actes. Les deux hommes effectuent, dans la grande maison qui semble tenir du labyrinthe tant elle est grande et de division complexe, ce que le narrateur appelle des «Petits Voyages» et des «Grands Voyages», le plus souvent sur la trame de scénarios de leur invention. A ces Voyages se mêlent des poursuites, des jeux, quelques sorties au parc. Les actes les plus quotidiens comme manger, s'habiller, se laver sont également régis par des lois qui les intègrent aux Grands et aux Petits Voyages.

Le narrateur dresse un inventaire très clinique des activités de chaque journée, et note dans un carnet les impressions qu'il en retire. Il étudie de même les gestes et les paroles de son frère, il les catalogue, les classifie et les interprète, et il les range dans des catégories immuables grâce auxquelles il doit pouvoir comprendre la maladie dont son frère est atteint, son évolution et ses manifestations. La rigueur de ces observations est telle qu'un élément imprévu, surgissant des années après, suffit à en ébranler le système et plonger graduellement le narrateur dans le désarroi le plus complet, désarroi que l'on imagine moins dû à l'emprise de l'âge qu'à la victoire finale de l'aliénation sur lui aussi.

Toutes ces observations des faits, ces annotations des gestes, ces établissements de fiches, toute cette mise en corrélation des détails, même les plus infimes, ont lieu dans une atmosphère de profonde solitude et de nette oppression: «On dirait que pour nous, le fait d'exister ne se traduit pas tant par une présence de nos corps que par une atténuation et une conjonction sans cesse répétées, de distanciations et de vides.» On ne peut s'empêcher de penser, à la lecture de ce très beau roman, au culte de l'isolement d'un Buzzati dans ses bons jours, encore que l'écriture de Samonà tienne davantage du traité, avec son fourmillement de détails tous sujets à une interprétation qui ne peut jamais être définitive. Mais on y retrouve le même fatalisme morbide, concrétisé d'une manière systématique qui semble tenir à une volonté implacable de se défaire de l'encombrement que peut représenter un monde pénétrable, de le fuir au profit d'un mutisme et d'une dissimulation libérateurs et riches, en raison même des silences qui les composent.

Il y a du secret, de la retenue, de la pudeur dans cette écriture qui réussit, paradoxalement, à disséquer un cas d'aliénation et à en étaler à la vue toutes ses facettes. La traduction de Soula Agion, qui est excellente, a su respecter la cadence italienne sans laisser jamais percevoir la présence de la langue de départ. Il n'y a pas d'envol périodique dans ce texte,

pas de points forts ni de points faibles. Le roman part de l'ordonnance d'un rite pour aller jusqu'à sa destruction et la mise en place d'un second rituel, proche du premier, qui doit permettre cette fois au narrateur lui-même de se retrouver dans le labyrinthe où ses observations ont fini par le placer. Carmelo Samonà conduit cette évolution de main de maître, par une écriture qui ne flanche jamais. La gradation se fait toujours avec une très souple minutie, et le changement profond que subit le narrateur se distingue par petites touches discrètes dont on ne perçoit pas immédiatement l'impact.

Frères est un texte remarquable, beaucoup plus complexe que ne le laisse prévoir son apparent dépouillement, et auquel les quelques lignes qui précèdent ne sauraient absolument rendre pleinement justice.